Document generated on 04/24/2024 7:19 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Fannie Loiselle, Luc Baranger et André Marois, Collectif

Sébastien Lavoie

Number 143, Fall 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64699ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lavoie, S. (2011). Review of [Fannie Loiselle, Luc Baranger et André Marois, Collectif]. *Lettres québécoises*, (143), 34–35.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

☆☆☆☆ 1/2

Fannie Loiselle, *Les enfants moroses*,
Montréal, Marchand de feuilles, 2011, 148 p., 19,95 $.

Une **morosité** qui a du charme

Et puis pourquoi, déjà, que l'on ne se couche pas par terre et que l'on ne se laisse pas mourir d'inanition ?

FANNIE LOISELLE

Christophe explique ce qui tenaille tous les protagonistes de ces histoires en parlant de la pyramide de Maslow : « Tu manges à ta faim. Tu as un toit sous lequel dormir. Ta vie n'est pas directement menacée. Tes besoins primaires sont comblés. » (p. 32) Éric, de son côté, n'en a « rien à foutre des pyramides » (p. 32) ; il n'est pas heureux.

Et si la vie se résumait à savoir emballer des cadeaux, à savoir « parler aux gens et faire des tartes aux pommes » (p. 49), s'interroge pour sa part Camille. Camille qui a pensé au moins une fois aller s'asseoir dans le garde-robe et refermer la porte : « Dans l'obscurité, j'aurais relevé mes genoux. J'aurais enfoui ma tête entre mes bras. » (p. 69) « Il arrive que les choses et les êtres ne soient pas au bon endroit. On n'y peut rien. » (p. 111) « La morale [...], c'est ravale. Ravale, ma vieille. » (p. 148)

Du bonbon acidulé

Trente et une petites vignettes aux titres anodins simplement descriptifs. Ces vignettes finement ciselées, à la fois lâchement et solidement imbriquées, composent un recueil où vont et viennent un petit nombre de personnages aux prénoms banals, qui pourraient tous s'appeler Chose. Ils communiquent peu, sont faussement détachés de tout. Ils sont les réels survivants d'une apocalypse qui ne s'est jamais donné la peine de se concrétiser. Et ils se demandent si le chant des baleines n'est pas, au fond, l'expression d'une profonde détresse.

> *Lorsqu'ils mangent en groupe et que quelqu'un fait une blague, c'est assez important pour qu'un personnage consigne que tout le monde rit en une phrase qui fait tout le paragraphe*[1].

Et quand ils mangent ensemble, ils ne font pas que mastiquer. Parfois, ils racontent des histoires, souvent avec des animaux. Souvent morbides. Mais ils ne semblent pas obsédés par l'idée de leur mort pour autant. Ils vivent de la même façon qu'ils jouaient à *Destin* : « La plupart du temps, nous ne finissions pas la partie entamée. Nous nous arrêtions avant d'atteindre les maisons de retraite. » (p. 53) Ils ne sont pas normaux, disent-ils.

Ils n'ont pas de nom de famille, mais on se rend bien compte que ce sont tous des Ducharme. Des adultes, oui, mais d'abord des enfants avec des besoins d'enfants lâchés dans un monde où, lorsqu'ils rencontrent un « étudiant », celui-ci se met à parler « de dépression et de rêves accessibles » (p. 100).

La sobriété de la plume tranche ici avec la dureté du propos. La parenté avec le célèbre monsieur au visage éternellement juvénile s'établit à travers l'univers mental dans lequel vivent les protagonistes, et non par l'écriture, beaucoup plus sobre que celle du grand écrivain. Le mot n'est jamais recherché. Il est toujours juste mais jamais spectaculaire. Et la phrase est souvent simple et faite avec doigté.

Ce livre fait partie des trop peu nombreuses petites douceurs qui existent ici-bas. En attendant l'apocalypse…

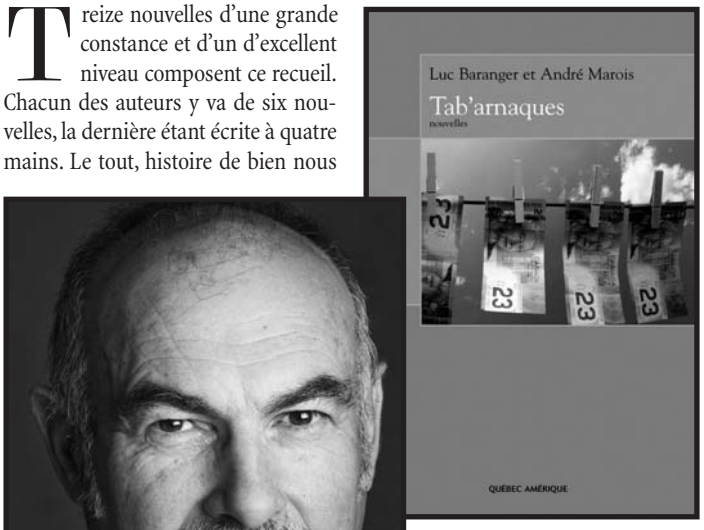
1. p. 145

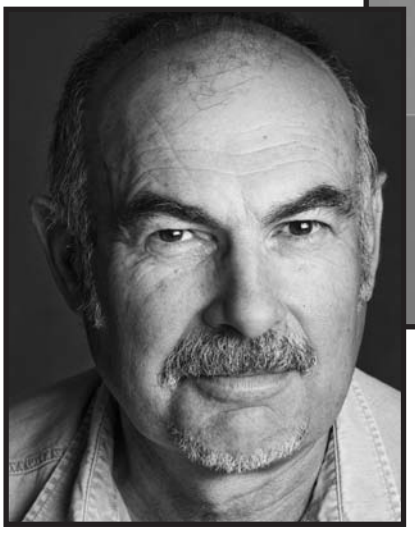
☆☆☆ 1/2

Luc Baranger et André Marois, *Tab'arnaques*,
Montréal, Québec Amérique, 2011, 256 p., 22,95 $.

Coups de **Jarnac**

Deux nouvellistes chevronnés s'allient le temps d'un recueil où tous les personnages se font avoir, mais pas le lecteur, heureusement.





LUC BARANGER

Treize nouvelles d'une grande constance et d'un d'excellent niveau composent ce recueil. Chacun des auteurs y va de six nouvelles, la dernière étant écrite à quatre mains. Le tout, histoire de bien nous mettre dans l'ambiance, est préfacé par un certain Vincent Lacroix (« un ex-vendeur d'assurances vie qui a vu son portefeuille de clients se réduire à une peau de chagrin le jour où

son célèbre homonyme a fait la une des quotidiens québécois.» [p. 14]) Fait exceptionnel, l'éditeur, sans doute inspiré par quelques-unes de ces nouvelles, a ajouté au communiqué de presse des commentaires dithyrambiques de fins connaisseurs en cet art de la truande: «Un chef-d'œuvre inouï! La bible de l'escroquerie!» s'exclame notamment Al Capone, alors que Jacques Mesrine, plus sobrement, déclare que ce livre est «délicieusement malhonnête»…

C'est sans doute la plume de Luc Baranger qui fait le plus de flammèches, souvent grâce à un recours plutôt réussi à l'exagération: «Le décolleté était si profond qu'un spéléo aguerri y aurait regardé à deux fois avant d'en entreprendre la descente.» (p. 89) Ou encore à la comparaison outrageante: «[…] des talons hauts qui lui allaient comme des échasses à un nain de jardin» (p. 132). Plus globalement, disons qu'il sait faire image: «Adrien avait vu peu à peu sa moitié irrémédiablement glisser du *Dernier tango à Paris* à *L'âge des ténèbres*, avec un arrêt-buffet prolongé à *Bagdad Café*.» (p. 104)

Le thème du livre étant le filoutage (tournant souvent au tragique), il m'a semblé naturel que la première histoire ait comme toile de fond une des plus inépuisables sources de crapulerie qui soit, la religion: «Quand je pense que pendant des années j'ai cru dur comme fer à toutes ces pitreries, comme quoi il fallait vivre le martyre sur terre pour accéder aux premières places au paradis. Comment ai-je pu être aussi niaiseuse?» (p. 32) se récrie une ancienne dévote passée du côté obscur.

Oui, mais…

La plume de Luc Baranger a aussi des élans qui sont parfois regrettables, des facilités que n'excuse pas le genre pratiqué: «[…] un petit pas pour l'homme et un grand pas vers la bestialité» (p. 77). Genre qui n'excuse pas non plus certaines vacheries manquant d'invention: «[…] il en était rendu à affirmer son côté aventurier de pacotille en 4x4 *made in Corea* et se surprenait à fredonner du Marie-Chantal Toupin.» (p. 105) Disons que je me suis pris quelquefois à m'ennuyer de Patrick Bateman qui nous chantait les louanges de Whitney Houston dans l'*American Psycho* de Bret Easton Ellis… Pourquoi utiliser un qualificatif aussi convenu que «lénifiant» (p. 106) pour parler de Gregory Charles? On est trop d'accord.

André Marois, de son côté, offre une prose beaucoup plus lisse, tellement lisse que mon marqueur n'est pas sorti de sa capsule une seule fois. Aucun élément irritant, rien de grandiose; des récits qui avancent avec assurance, sûrs de leur pertinence et comptant sur l'efficacité de leurs rebondissements. André Marois ne veut pas se faire remarquer et il sert ainsi très bien ses histoires.

☆☆☆

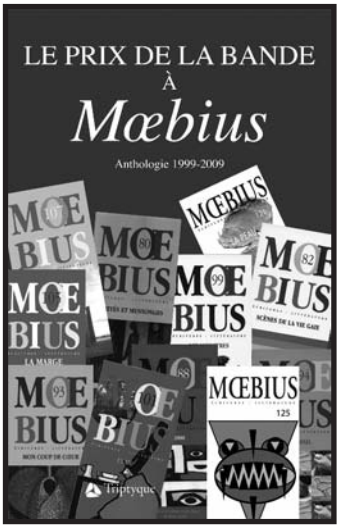
Collectif, *Le prix de la bande à Mœbius, Anthologie 1999-2009*, Montréal, Triptyque, 2010, 127 p., 18 $.

La crème de *Mœbius*

Le prix de la bande à Mœbius fêtait, en 2009, son dixième anniversaire et, un an plus tard, paraissait une première anthologie.

L'anthologie est un moyen simple d'embrasser largement plusieurs univers; le prix de la bande à *Mœbius*, de distinguer le bon grain de l'ivraie. Impossible de trouver ici une nouvelle qui soit quelconque; difficile de trouver une unité au recueil. Difficile parce que le manitou Robert Giroux parle, dans son avant-propos, d'une «trentaine» de membres du jury (qui sont trois chaque année)… Difficile, ai-je donc écrit, mais jamais impossible à qui se permet un peu de candeur.

Rien ne destinait ces textes à être ainsi assemblés, pourtant le tout reflète un éclectisme de bon aloi.



Gaston, généralisons…

Je ne sais pas pour vous, mais dès que je mets la tête dans quelque chose, je cherche toujours les oppositions. Ici, ma première surprise est d'avoir trouvé que la plupart des auteurs, neuf fois sur onze masculins, semblent avoir un grand souci de la forme, souci que j'oppose au besoin manifeste d'Éric McComber d'exalter d'abord une âme bien intentionnée et pourvue d'un pénis lâché dans un Cuba cruel (pour faire court). Sans cette nouvelle, il aurait manqué manifestement quelque chose au recueil.

Rien ne destinait ces textes à être ainsi assemblés, pourtant le tout reflète un éclectisme de bon aloi. Éclectisme que doit partager, comme lecteur, Robert Lévesque, ne serait-ce que pour avoir pu écrire cette satire, «Le code Paillasson», où il s'amuse de l'entrée *L'art d'écrire* qu'a rédigée l'encyclopédiste sans prénom du titre de la nouvelle, et des conséquences que sa «stricte codification» aurait eues sur des écrivains comme Beaumarchais, Angelo Rinaldi ou Jacques Poulin.

… et nommons ce qui détonne

J'ai découvert Marie-Hélène Poitras bien après *Mœbius* mais grâce à, avec son très apprécié *La mort de…* J'ai redécouvert ici «Sur la tête de Johnny Cash», qui se détache encore à mes yeux du lot. Bonjour élégance, bonjour précision (toujours incarnées, malgré tout.)

Je n'ai toujours pas compris si je devais rire ou pleurer d'«Un autre lundi», une nouvelle que je classerais dans un genre dont j'ignorais jusqu'alors l'existence, celui de néo-terroir (à moins de l'appeler *banlieusoir*) où l'action se déroule dans les transports en commun de ce lieu de perdition sauvage et hostile que l'on nomme Montréal. Ce qu'on comprend de cette nouvelle, c'est qu'on est mieux de toujours se transporter en machine.

«L'effet bénéfique de la prière», de Pierre Manseau, a de quoi surprendre, mais peut-il en être autrement quand on lit un texte qui ratisse très (trop?) large, embrassant tout à la fois homosexualité, religion catholique, amour et quête de soi? Mentionnons aussi le très beau «J'ai frappé à toutes les portes» de Luc LaRochelle qui continue à porter son sentiment bleu à travers ses écrits. Les autres nouvelles, qui ont provoqué chez moi des réactions inégales, sont signées Jean Pierre Girard, Patrick Nicol, Carmen Strano, Michaël La Chance et Roger Des Roches. Instantanés de la nouvelle des années deux mille.